

Cet article a été publié en 2001 sous le titre suivant :

Frédérique Leferme-Falguières, Vanessa Van Renterghem, « Le concept d'élites. Approches historiographiques et méthodologiques », *Hypothèses 2000*, revue de l'École doctorale de l'Université de Paris 1 - Sorbonne, 2001, p. 57-67.

La présente version constitue une version d'auteurs.

Une version d'éditeur (pdf) est accessible en ligne à partir du lien suivant :

http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HYP_001_0055

[57] **Le concept d'élites : approches historiographiques et méthodologiques**

Frédérique LEFERME-FALGUIERES

Vanessa VAN RENTERGHEM

Le concept d'élites a connu ces trente dernières années de profonds renouvellements et a suscité des débats historiographiques féconds. Il s'insère en effet dans la problématique plus générale de l'analyse historique des catégories sociales, objet d'enjeux idéologiques et de contestations virulentes.

Comment penser le social pour l'historien ? Faut-il envisager les élites comme la simple somme des réussites individuelles ou comme un objet historique en soi ? On se place ici dans un champ souvent controversé. L'usage de la notion d'élites, qui cristallise les affrontements des diverses écoles historiographiques, illustre la circulation d'un concept de la sociologie à l'histoire. Son évolution implique par ailleurs un renouvellement profond dans ses méthodes d'application. Quels critères pour quelles élites ? La question des définitions constitue ainsi un préalable indispensable à toute utilisation de la notion comme objet opératoire.

La notion d'élite(s), des sciences sociales à l'histoire

La sociologie politique et l'essor du concept

Naissance du concept

Avant de trouver son application au champ de la recherche historique, la notion d'élites est née au sein d'une branche de la sociologie politique résolument opposée à la vision marxiste de l'histoire et à la conception du rôle moteur du prolétariat et de la lutte des classes. Les premières approches plaçant au cœur de l'analyse sociale et historique, non pas l'action des masses, mais des « minorités successives » considérées comme à l'origine du mouvement historique, furent le fait de sociologues, notamment italiens, dès la fin du XIX^e siècle.

Parmi eux, il faut citer le rôle initiateur de Vilfredo PARETO (1848-1923), économiste et sociologue italien, qui utilisait en 1916 dans son *Traité de sociologie générale* le terme d'élite(s), au singulier et au pluriel, pour définir plusieurs classes d'individus. Il définissait ainsi « les élites » comme des « catégories sociales composées d'individus ayant la note la plus élevée dans leur

branche d'activité »¹. Le terme recouvrait ainsi une grande diversité de populations, puisqu'il désignait aussi bien de grands savants que des artistes, des sportifs, [58] des joueurs d'échec, voire « l'élite des escrocs ». Le pluriel indiquait donc une pluralité catégorielle des élites plus que l'hétérogénéité potentielle d'un groupe social. Quant à « l'élite », elle apparaissait comme un groupe dont la définition même était fondée sur l'exercice du pouvoir : « les individus qui exercent les fonctions dirigeantes ». Pour Vilfredo Pareto, cette élite se divisait en deux catégories : « l'élite gouvernementale » ou classes dirigeantes, qui détient effectivement le pouvoir, et « l'élite non gouvernementale » ou classes dominantes, qui sans exercer le pouvoir soutient la précédente et sert éventuellement d'intermédiaire entre l'élite dirigeante et la masse.

La « théorie des élites »

Autour des développements de Vilfredo Pareto et de ceux du sociologue italien Gaetano MOSCA (1858-1951), s'est formée toute une école sociologique puis historique qui considère que, quelle que soit la nature du régime politique, il y a toujours une élite, une minorité qui gouverne tandis que la masse de la population est gouvernée. Toutes les sociétés voient ainsi s'établir un partage inégal des richesses, du pouvoir et du prestige ; ceux qui concentrent ces privilèges entre leurs mains sont l'élite. L'histoire est menée par ces minorités agissantes qui en sont les principaux acteurs, ce qui a conduit Vilfredo Pareto, formule célèbre autant qu'explicite, à présenter l'histoire comme un « cimetière d'aristocraties ».

Les premiers développements de ce qu'on a appelé la « théorie des élites » ont ainsi pour point de départ une critique des analyses marxistes de l'État et du pouvoir. Alors que pour Marx, la domination politique est la conséquence de la domination économique de la classe qui détient les instruments de production, pour les partisans de la théorie des élites, c'est l'exercice du pouvoir ou, au contraire, la soumission de fait à l'autorité politique, qui définit les différents groupes sociaux. La « théorie des élites » contestait en effet le postulat marxiste de la primauté de l'économie sur le politique, et refusait l'analyse des phénomènes sociaux comme découlant des rapports de force économiques, plaçant les rapports de domination politique au cœur de leur approche. Par ailleurs, elle s'appuyait sur une idée déterministe de la nature humaine et privilégiait les explications psychologiques des événements historiques.

En conséquence, si cette théorie a pu, cas le plus rare, servir d'instrument de critique de l'ordre existant, elle a la plupart du temps été utilisée pour attaquer les idéologies progressistes. Ses partisans ont ainsi fréquemment critiqué la démocratie libérale, et l'on retrouve dans leurs analyses le postulat clairement exprimé d'une inégalité fondamentale entre les hommes. La théorie « classique » des élites est ainsi une idéologie normative qui défend, au nom d'un réalisme quelque peu aporétique, la hiérarchie, l'ordre et la notion d'excellence. L'idée sous-jacente est que les élites dirigeantes sont par nature composées des individus les plus aptes à gouverner de par leurs compétences et leurs qualités psychologiques. La preuve de leur excellence résidant, d'après ces auteurs, précisément dans la position dominante de ces groupes. Très naturellement, cette théorie s'est assortie d'une vision cyclique de l'histoire, considérée comme « œuvre [59] exclusive des minorités actives », une minorité remplaçant l'autre, et la succession de ces minorités formant le mouvement historique.

Les problématiques de recherche issues de la sociologie politique des élites

¹ Raymond BOUDON, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, 1990.

Bien que les présupposés idéologiques que nous venons d'évoquer aient bien entendu été abondamment critiqués, les sociologues qui se sont inspirés de cette théorie des élites, au début du siècle et jusque dans les années 1950, ont ouvert certaines des voies empruntées par la suite par les historiens. Il en va ainsi de la question du renouvellement des élites. Vilfredo Pareto s'intéressait aux lois qui gouvernent l'avènement, le maintien puis le déclin des élites. Pour lui, la circulation permanente était la garantie des élites, qui pouvait seule éviter leur déclin. Gaetano Mosca s'intéressait, quant à lui, au principe de légitimité du pouvoir, aux instances légitimantes, à l'aspect idéologique du maintien de l'élite dirigeante au pouvoir : la « formule politique » qui assure la pérennité de son pouvoir. Ces deux aspects ont constitué des pistes de recherche pour l'histoire des élites dirigeantes.

Plus récemment, deux types d'analyses sociologiques des élites se sont développés : une approche structurale, soucieuse de dégager des caractéristiques communes aux différents types d'élites, et une approche fonctionnelle qui a favorisé les études catégorielles, avec l'idée d'une diversité des élites et la recherche de critères d'appartenance à ces différents groupes. De nouvelles perspectives ont ainsi été ouvertes par la sociologie des professions. Ces problématiques et pistes de recherche se retrouvent dans l'application, tant controversée que productive, de la notion d'élite(s) au champ de la recherche historique.

Les recherches historiques sur les élites ou la douloureuse adaptation du concept

De l'« histoire des grands hommes » à la prosopographie

La théorie des élites a trouvé son prolongement naturel dans l'histoire des « grands hommes » qui voyait l'histoire comme la succession des actions d'une minorité, extrêmement réduite en nombre, d'hommes remarquables, de « génies ». Elle a pu également influencer certaines branches, par la suite fort discutées, de la biographie historique². La révolution de l'Ecole des Annales, à partir des années 1930, a ouvert de nouveaux champs d'investigation à l'histoire. L'intérêt pour l'économie, les sociétés, la vie matérielle et enfin, après-guerre, l'histoire des mentalités, a logiquement éloigné toute une génération d'historiens des préoccupations plus directement politiques de l'histoire des élites.

Cependant, loin de disparaître, celle-ci a trouvé un second souffle avec l'essor de la prosopographie qui en a renouvelé les méthodes et les [60] problématiques. Si la prosopographie s'inscrit dans le champ de l'histoire sociale autant que dans celui de l'histoire politique, elle s'intéresse en premier lieu à des catégories sociales proches de ce que les sociologues décrivent comme « élites ». Ces recherches méthodiques (collecte d'informations biographiques sérielles sur de grands ensembles d'individus) existaient depuis le XIX^e siècle, notamment en histoire grecque et romaine, mais elles ont connu un nouvel essor dans les années 1970 grâce à l'informatique. Dans le même temps, les historiens utilisant la méthode prosopographique ont contribué à étendre ce type de recherches à des catégories de population moins favorisées (paysans, marginaux, femmes...), malgré le silence relatif des sources.

En corollaire, la prosopographie a introduit dans les recherches historiques sur les élites une dimension sociologique marquée, puisqu'il s'agit à travers l'analyse de séries de données d'étudier

² On peut se référer à ce sujet à la séance de l'École doctorale de Paris I consacrée à la biographie et dirigée par Laurent AVEZOU (publication dans ce même volume).

l'individu en fonction de la totalité, de l'inscrire dans un groupe et de définir, à travers la somme des individus, les groupes sociaux auxquels ils appartiennent.

Le temps de la méfiance

Malgré le dynamisme des études quantitatives, l'étude des élites a traversé une période de méfiance de la part des historiens. Le problème majeur de l'application de la notion d'élite à la recherche historique est en effet la difficulté qu'il y a à définir de façon claire et définitive les élites en tant qu'objet historique. Comme l'exprime Giovanni BUSINO : « l'analyse historique montre clairement que ce concept ne s'applique à aucune réalité historique précise, et qu'en outre il peut se référer simultanément à des forces sociales extrêmement différentes et souvent contradictoires » ; « ni le revenu, ni la richesse, ni la profession, ni la place occupée dans une hiérarchie institutionnelle, ni le style de vie ne permettent, en effet, d'individualiser ou de localiser une élite ». Or, « à défaut de caractéristiques d'identification précises pour l'historien, la théorie de l'élite reste fumeuse et vague »³.

Cette méfiance envers l'application à l'histoire du concept d'élite a été poussée à son terme par Michel VOVELLE dans un article de 1974, explicitement intitulé *l'élite ou le mensonge des mots*⁴, où il affirmait que « confrontés à la réalité des faits, il ne nous reste de l'élite que la banalité d'un lieu commun et d'une idée reçue, ou que l'illusion sophistiquée d'une époque ».

Le concept d'élites est-il donc, comme ces remarques sembleraient le déplorer, inapplicable à l'investigation historique ? Comme cette séance, mais aussi et surtout le regain historiographique dans ce domaine d'études⁵, en témoignent, le concept d'élite peut s'avérer un outil efficace pour la recherche en histoire, et ce tout autant pour les sociétés anciennes [61] que pour les périodes plus récentes. Il faut néanmoins, au préalable, en définir le contour et en accepter la nécessaire hétérogénéité : la notion, issue de la sociologie politique, n'est opérationnelle en histoire qu'à condition de ne pas présupposer l'existence d'un groupe unitaire et homogène. On parle donc actuellement plus volontiers des élites que de l'élite. Enfin, les perspectives de recherche ont connu un profond renouvellement dû aux avancées de la sociologie depuis les années 1970.

Les nouvelles perspectives offertes par la recherche sociologique

Intéressant exemple des enrichissements dus aux allers et retours des concepts entre l'histoire et la sociologie, les travaux fondateurs sont bien évidemment ceux de Pierre Bourdieu, dans la lignée des recherches de Norbert Elias sur les mœurs. L'analyse dépasse alors le champ des particularités économiques ou de l'action politique des élites et se focalise sur la dimension symbolique, rejoignant par ce biais l'étude des discours légitimants. L'étude sociologique s'intéresse dans ce cadre aux pratiques et aux comportements porteurs de distinction sociale : ce en quoi l'élite se donne à voir comme un groupe distinct du reste de la société, et donc un des éléments par lesquels elle se définit elle-même comme élite⁶. Au lieu que l'étude du vêtement, des habitudes

³ Giovanni BUSINO, *Elites et élitisme* (chapitre VII : Recherches historiques sur les élites, p. 87-88), Paris, coll. « Que sais-je ? », 1992.

⁴ Michel VOVELLE, « L'Élite ou le mensonge des mots », *Annales E.S.C* (1974), p. 49-72.

⁵ Un nombre imposant d'ouvrages d'histoire est consacré aux élites ; le catalogue informatif de la bibliothèque universitaire de la Sorbonne recense à lui seul plus de deux cents titres, récents puisque beaucoup sont postérieurs aux années 1970. On constate même un renouveau flagrant depuis les années 1990.

⁶ Les travaux fondateurs sont ceux de Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973, et *La société de cour*, rééd., Paris, 1985, et de Pierre BOURDIEU, notamment *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, 1979, dont une des applications à l'étude sociologique des élites est *La noblesse d'Etat - Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, 1989.

alimentaires, des formes de la sociabilité, etc., soit considérée comme un simple moment descriptif des comportements des élites, elle devient au contraire centrale.

L'étude, sociologique et historique, de l'utilisation dans des stratégies de distinction et de reproduction - par quoi on rejoint les anciennes problématiques, toujours actuelles, du renouvellement des élites ou de leur maintien dans une position dominante -, du capital symbolique et du capital culturel, a conduit à s'intéresser à d'autres types d'élites que les simples groupes dirigeants. Mais elle a aussi permis le renouvellement interne de l'approche historique des élites, avec un retour aux méthodes de l'analyse textuelle - la dimension symbolique étant bien entendu plus implicite que d'autres aspects - qui s'est parfois accompagné d'une méfiance pour les approches quantitatives et la prosopographie au sens strict.

À chaque moment historiographique correspond ainsi une nouvelle approche de la notion d'élites. Il faut donc prendre en compte cette épaisseur historiographique pour aborder une notion qui pourrait sembler, au premier abord, évidente. Définir la notion d'élites pour en faire un concept historique opératoire ne va pourtant pas de soi et nécessite quelques précautions méthodologiques. Cela suppose notamment d'établir des critères fiables et d'envisager la question sous un angle dynamique.

[62] Une difficile définition

Approches méthodologiques

La question des sources

L'historien des élites est en premier lieu confronté au problème des sources, qui émanent souvent, surtout pour les époques anciennes, des élites elles-mêmes. La question est particulièrement patente en histoire ancienne et médiévale où l'essentiel de la production littéraire et des archives provient des élites intellectuelles, religieuses ou politiques, et agit de ce fait comme un miroir déformant. Georges Duby avait ainsi démontré la divergence entre les représentations sociales des hommes du Moyen Age et la réalité de la structure sociale dans son étude devenue classique sur « les trois ordres »⁷. Jacques Le Goff, lui, s'est penché sur les pièges que peuvent tendre le langage et les formes de discours⁸. Pour des époques plus récentes, le tri et la sélection des documents a souvent relégué dans l'obscurité le discours des petits ou des médiocres. Le discours sur le mérite et l'excellence d'un groupe social ou d'un individu a souvent pour but de légitimer un rôle social ou politique et agit par conséquent en effet de miroir. C'est le cas, par exemple, du discours nobiliaire qui exalte la vertu ou l'honneur. La confrontation avec d'autres types de sources, lorsqu'elle est possible, paraît donc un corollaire indispensable, lorsque l'on veut construire une histoire des élites.

La relativité de la notion par rapport au type de société étudiée

Cette question renvoie à celle de la relativité de la notion même d'élites par rapport au type de sociétés étudiées. Analyser les positions sociales suppose en effet de poser les questions de l'échelle d'étude et de la relativité des perceptions. Faire une histoire des élites, c'est entrer dans le monde de

⁷ Georges DUBY, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, 1978.

⁸ Jacques LE GOFF, « Le vocabulaire des catégories sociales chez Saint-François d'Assise et ses biographes au XIII^{ème} siècle », in *Ordres et Classes*, Paris, Mouton, 1973, p. 93-123.

l'émotionnel, de l'irrationnel et du subjectif. Fernand Braudel, dans *Civilisation matérielle, Economie, Capitalisme*⁹, avait évoqué cette question. L'élargissement progressif des horizons et les bouleversements économiques impliquent des transformations dans la perception de ce que peut être une élite. Au temps long et à la « culture matérielle » correspondent des élites locales à l'échelle du village, au temps des cycles économiques et des « jeux de l'échange », des élites nationales, à l'« économie-monde », des élites internationales. Plus on élargit l'échelle d'étude et plus la sélection apparaît impitoyable, reléguant dans l'obscurité le riche laboureur, le curé, le seigneur ou le notable qui sont pourtant des personnalités incontournables dans le microcosme du village. L'élargissement des échelles ne fait pas pour autant disparaître ce premier niveau, il contribue à établir une hiérarchie au sein des élites, qui se complètent et organisent un réseau plus ou moins dense.

[63] *La nécessité d'établir des critères de définition fiables*

Il faut par conséquent établir des critères de définition fiables pour cerner les élites d'une société donnée et surtout distinguer ceux de l'historien de ceux qu'utilisent les contemporains. L'analyse historique, qui mesure les élites à l'aune des niveaux de fortune, des relations et des clientèles, donne des indications indispensables sur la réalité socio-économique et sur l'influence réelle d'un groupe ou d'un individu. Elle doit cependant être complétée par le discours et les représentations des contemporains. Ces critères d'appréciation s'écartent parfois considérablement des réalités économiques et dessinent les contours symboliques d'un groupe qui a pleinement conscience de sa supériorité et l'exprime souvent avec virulence. Ils ne sont pas toujours objectifs et ne peuvent être définitifs, mais s'adaptent et composent une grille d'appréciation différente.

Quels critères pour quelles élites ?

Reconnaissance et exclusion

Une élite se construit à la fois par le haut et par le bas. Elle trouve ainsi une légitimation de son rôle social dans sa reconnaissance par les autorités en place. Cette instance légitimante peut être politique, religieuse, intellectuelle ; elle constitue l'autorité indispensable qui confère à un groupe son statut d'élite. Est-il besoin de rappeler, par exemple, que seul un évêque peut ordonner un prêtre, ou que seul le roi de France peut en principe anoblir ? Cette légitimation suppose pour une élite une collaboration, plus ou moins étroite, avec l'instance qui l'a établie et qui maintient ses prérogatives.

Il est d'autre part indispensable pour un groupe social dominant de s'organiser pour défendre son statut et ses intérêts, de décider des modalités d'admission ou d'exclusion de nouveaux membres. L'institutionnalisation et l'instrumentalisation d'un groupe social comme élite constituent donc des indices précieux pour en cerner les contours et les modes de fonctionnement internes. Une élite construit souvent ses propres critères de sélection et ses rites d'admission, qui lui permettent d'exclure ceux qu'elle juge indignes d'entrer dans son groupe. Règlements de métiers, loges maçonniques, cursus universitaires, ou encore plus récemment conseils de l'ordre, les exemples foisonnent. Le nombre restreint d'admis et la sélectivité permanente sont ainsi perçus comme des critères d'excellence, le *numerus clausus* établi par les autorités de décision fonctionnant comme un gage de qualité, induisant bien souvent une reproduction sociale.

⁹ Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, Economie et Capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Armand Colin, Paris, 1986.

La maîtrise de savoir-faire

Ce type de sélection induit un autre type de reconnaissance : celle de ses pairs. Appartenir à une élite, c'est en maîtriser les codes de comportements, le langage, les relations qui structurent des modes de sociabilité. C'est aussi avoir un domaine de compétences particulier et maîtriser un savoir-faire : sacerdoce, métier des armes, savoir, compétences judiciaires, commerciales ou techniques... L'acquisition d'un tel savoir-faire suppose des rites de passage successifs, qui sanctionnent l'admission progressive [64] dans une élite et la reconnaissance des autres membres. Pierre Vidal-Naquet, dans *Le chasseur noir*¹⁰, avait souligné à travers l'exemple de la société spartiate l'importance des rites de passage pour être admis dans une communauté. Ce type d'analyse peut être élargi à tous les corps constitués. La réalisation d'un chef-d'œuvre par un compagnon lui permet à la fois de montrer sa compétence, et d'entrer dans la catégorie fermée et protégée des maîtres. L'étude des rituels d'admission imposés par les élites en place permet de se placer du point de vue symbolique et de saisir les modalités d'intégration à une catégorie sociale jugée dominante et les règles de fonctionnement interne. Ces rituels sanctionnent un parcours souvent difficile, légitiment un rôle social dominant et confèrent au groupe toute son aura. Le rayonnement est un facteur de différenciation supplémentaire, qui entraîne une reconnaissance implicite par les catégories sociales supposées inférieures, et donne à une élite le prestige et l'autorité indispensables.

Cette réalité déjà perceptible au quotidien est surtout visible lors des crises et des conflits, parce qu'autorité ou prestige sont remis en cause et que la masse des exclus refuse les critères de sélection établis. En 1969, Denis Richet soulignait cette idée dans son article intitulé : « Autour des origines lointaines de la Révolution : élites et despotisme »¹¹. Les crises correspondent à une inversion temporaire des valeurs d'une société et impliquent donc des transformations dans la perception des élites, prouvant ainsi que les critères de sélection ne sont pas fixes dans une société donnée mais peuvent évoluer.

Deux critères fondamentaux : la fortune et la culture

Les critères de sélection sociale donnent une indication précieuse sur le type de société étudiée. Une société inégalitaire et fermée insistera davantage sur la naissance. La noblesse d'Ancien Régime représente l'archétype de cette fermeture, se définissant elle-même sur des critères racistes et biologiques, parfaitement analysés par Arlette Jouanna¹², qui interdisent l'admission en son sein de nouveaux membres et structurent une cascade du mépris. La remise en cause de ce type de société fermée, fondée sur la naissance, fait émerger deux critères fondamentaux : la fortune et la culture. Le critère économique est toujours prépondérant, une élite se devant de paraître, de consommer, d'affirmer sa supériorité par des signes extérieurs. Norbert Elias¹³ a ainsi démonté les mécanismes de consommation et démontré l'obligation de la dépense pour la haute noblesse et son importance dans une logique de compétition aristocratique. Le niveau économique sert toujours de marqueur social. Dans une société ouverte, la fortune a une fonction supplémentaire : elle devient une preuve incontestable d'une réussite individuelle, une récompense

¹⁰ Pierre VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1981.

¹¹ *Annales E.S.C.*, 1969.

¹² Arlette JOUANNA, *L'idée de race en France au XVI^{ème} et au début du XVII^{ème} siècle*, Thèse de Doctorat, Université de Lille, 1973.

¹³ Norbert ELIAS, *La société de cour*, réédition, Flammarion, Manchecourt, 1985.

du mérite et du talent. Elle n'est plus seulement [65] le révélateur d'une position acquise par d'autres critères, mais devient un critère en soi.

La culture est le second critère de différenciation pour définir une élite. L'acquisition du savoir, l'éducation, sont ainsi des valeurs fondamentales qui structurent une élite et assurent sa reproduction sociale. Les recherches d'histoire sociale sur l'Ancien Régime ont ainsi mis en évidence le contenu des bibliothèques privées, d'après les inventaires après décès, pour déterminer le niveau culturel de telle ou telle catégorie. Pour la période contemporaine, l'étude devenue classique de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers*¹⁴, démontre parfaitement les processus de reproduction sociale par l'éducation et la culture. Ces recherches ne mettent pas seulement en évidence l'existence d'une élite intellectuelle, mais soulignent que la culture et l'éducation, le « capital culturel » accumulé par un individu, constituent des critères de sélection en soi.

Le facteur culturel intervient surtout lorsqu'il s'agit d'étudier une société confrontée à une mutation interne ou à une domination étrangère. Les études d'histoire contemporaine se sont ainsi penchées sur le rôle essentiel qu'ont joué les élites locales dans l'éclosion des nationalismes européens au XIX^e siècle, ou encore dans les processus de colonisation et de décolonisation. Toutes insistent sur le rôle des intellectuels et sur l'émergence et l'affirmation d'une élite locale structurée qui constituent les signes les plus évidents d'une rupture avec l'ancienne société dominante. Cette analyse renvoie à la question de la définition d'une élite culturelle, à ses contours et ses possibilités d'expression, et pose nettement le problème des transferts culturels.

Niveaux économiques, culture, ces deux critères apparaissent déterminants et impliquent souvent la transformation des élites. Il faut donc envisager cette notion dans une perspective dynamique.

Une perspective dynamique : mobilité sociale et réseaux de sociabilité

La question de l'hétérogénéité des élites

La transformation des valeurs et des critères d'appréciation d'une société pose la question de la permanence des élites. Elle entraîne souvent des conflits et provoque des clivages. On peut dire qu'une élite n'est jamais uniforme, qu'elle s'entend au pluriel, tant elle est traversée par des oppositions qui tiennent à des critères de définition différents.

Le premier niveau d'opposition est interne. L'appartenance même à une élite suppose l'acceptation de stratégies de promotion et donc de compétition, qui structurent autant de sous-groupes aux intérêts parfois contradictoires. Les élites politiques, religieuses, intellectuelles, économiques appartiennent à des domaines de compétences qui se complètent parfois mais sont susceptibles de se poser comme concurrents. Les élites sont par nature hétérogènes et peuvent s'organiser de manière extrêmement complexe. Il faut donc prendre en compte les hiérarchies internes et les oppositions entre les différents groupes.

Cette opposition est d'autant plus manifeste dans le cas de contacts entre [66] civilisations. Dans les processus de colonisation, les interactions entre élites locales et coloniales peuvent être très différentes : coopération, intégration, voire acculturation ; ou au contraire, compétition, résistance, opposition. Elles sont un des témoins du degré de domination et d'intégration à un

¹⁴ Pierre BOURDIEU et Jean-Claude PASSERON, *Les Héritiers*, Éditions de Minuit, 1964.

empire colonial. Comment analyser les relations entre élites romaines et grecques au moment de la colonisation, entre élites coloniales et locales à Dar-es-Salaam au XIX^e siècle ?

Ouverture ou fermeture

Cette question en appelle une autre : celle de l'ouverture ou de la fermeture des élites, et par conséquent de leurs capacités de renouvellement. Une élite qui se ferme, multipliant les processus de sélection, est un des indicateurs d'une société qui se sclérose. Les études de Pierre Bourdieu ont parfaitement mis en évidence les processus de reproduction sociale. L'étude des élites permet de mesurer la mobilité sociale d'une société donnée. Faut-il se placer du point de vue de la rupture ou de la continuité ? L'historiographie de la Révolution Française est parfaitement emblématique de ce type de débat. Faut-il y voir une transformation radicale des élites, ou au contraire leur permanence ? Guy Chaussinand-Nogaret, dans son *Histoire des Elites en France du XVIème au XXème siècle*¹⁵, se montre partisan de la seconde option et montre la continuité des élites sur une longue période, dépassant ainsi la rupture traditionnelle de la Révolution Française, et le débat entre ordres et classes.

L'étude des réseaux

Les débats sur les formes de classification sociale imprègnent l'ensemble de la réflexion sur la mobilité et sur le statut des élites. Ces derniers ont trouvé des prolongements dans l'analyse des réseaux de sociabilité. Alors que l'étude de la mobilité sociale met en lumière l'évolution diachronique des élites, l'analyse des réseaux qui les structurent permet de mesurer les interactions qui existent au sein d'une élite et les mécanismes de diffusion de modèles culturels. Cette problématique de recherche s'est développée au début des années 70, avec notamment l'étude de Daniel Roche sur les académies provinciales au XVII^e siècle¹⁶, qui a permis de comprendre les types, les modalités et la fréquence des relations au sein des élites intellectuelles sous les Lumières. Elle a trouvé de nouveaux prolongements ces vingt dernières années avec l'éclosion de la micro-histoire, qui permet d'étudier l'ensemble des réseaux de sociabilité sur une échelle réduite, et par conséquent d'interpréter différemment les relations sociales. La *microstoria*, initiée en Italie par Carlo Ginzburg¹⁷ et Giovanni Levi¹⁸, se [67] focalise sur l'étude des comportements. Une série de séminaires de l'EPHE, récemment publiée par Jacques Revel¹⁹, permet de faire le point sur le développement de la micro-histoire et sur son efficacité pour comprendre les réalités sociales. Elle place au centre des préoccupations la question de l'échelle d'études, si chère à Fernand Braudel et offre une autre approche des réalités sociales, perceptibles à partir de mécanismes d'agrégation ou de désagrégation. Elle permet de faire un lien entre la perception socio-économique d'une catégorie sociale comme élite et sa perception culturelle et symbolique, en utilisant les outils de l'anthropologie. Ce type d'analyse se révèle particulièrement efficace pour traiter des élites dont les comportements sont révélateurs de la position sociale.

¹⁵ Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Histoire des élites en France du XVIème au XIXème siècle*, réédition, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1994.

¹⁶ Daniel ROCHE, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux (1680-1789)*, Paris, Mouton, 1978.

¹⁷ Carlo GINZBURG, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 1980, p. 3-44.

¹⁸ Giovanni LEVI, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIIè siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

¹⁹ Jacques REVEL (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1996.

Le miroir d'une société

Le concept d'élites est donc un concept historique opératoire qui permet de mesurer un certain nombre de réalités sociales, comme la mobilité ou l'intégration dans des réseaux. Il permet surtout d'étudier une société telle qu'elle se voit ou qu'elle se rêve. Les élites offrent le miroir déformant d'une société et de ses aspirations. Elles représentent donc l'occasion pour l'historien de comprendre les mentalités, d'entrer dans les représentations symboliques, constituant ainsi un des liens entre l'histoire sociale et l'histoire des mentalités. On peut se référer sur ce sujet à l'ouvrage de Georges Duby²⁰, qui utilise ces passerelles entre les différents champs historiques et permet de comprendre comment une société secrète ses propres représentations.

Les cinq interventions qui suivent ne prétendent pas à l'exhaustivité sur un concept aussi riche que celui des élites, mais abordent ces quelques thèmes transversaux. Il s'agit tout d'abord de s'interroger sur les critères qui assurent à un groupe social sa position dominante. Cette définition conduit à mettre en lumière la question de l'hétérogénéité des élites, ainsi que les relations qu'elles entretiennent entre elles : collaboration, concurrence, compétition, opposition. Les deux premières interventions reviennent sur les définitions et le reclassement des élites, dans un contexte de contact entre deux civilisations : les cités grecques d'Asie Mineure et la ville de Dar-es-Salaam sous la domination allemande. La troisième pose la question des interactions entre différentes élites dans le monde arabo-musulman à travers l'exemple de Bagdad sous les Seldjoukides. Les deux interventions suivantes sont consacrées aux représentations, aux fonctionnements symboliques et aux pratiques sociales des élites, à travers l'étude de deux élites complémentaires au XVIII^e siècle : la haute noblesse de cour et la société des salons parisiens.

²⁰ Georges DUBY, *op. cit.*